

**La théorie de la crise catastrophique
du mode de production capitaliste,
base vitale de la prévision
révolutionnaire du communisme**

Robin Goodfellow

Date	Mai – Octobre 1978
Auteur	Communisme ou Civilisation
Référence	N° 8
Version	0.1

Sommaire

SOMMAIRE.....	2
1. AVANT-PROPOS.....	3
2. PREVISION ET PARTI.....	5
2.1 La Gauche Communiste d'Italie et la prévision.	5
2.2 Parti et prévision du communisme.	10
3. LE DOUTE REVISIONNISTE A L'ASSAUT DE LA THEORIE COMMUNISTE.....	16
3.1 La montée du révisionnisme.....	16
3.2 Les réactions.	26

AVERTISSEMENT : Cette version reprend le texte du numéro 8 de Communisme ou Civilisation. Cette version a fait l'objet d'une relecture rapide et peut donc contenir des erreurs par rapport à la version Image qui elle est plus difficilement lisible. Compte-tenu de nos faibles forces nous préférons donner au public une version peut être imparfaite mais plus facile d'emploi. De nouvelles révisions auront lieu jusqu'à la livraison d'une version 1 qui devrait, nous l'espérons, ne pratiquement plus contenir d'erreurs éventuelles et prendre en compte une vérification des citations, etc. Ce travail sera le prélude à une réunification de tous les textes consacrés à la crise en un ensemble unique.

1. Avant-propos

Comme nous avons voulu l'indiquer par le titre de cette étude, qui s'étendra, compte tenu du rapport de forces actuel, défavorable au mouvement communiste, sur une longue série de numéros de la revue, la théorie communiste tout entière ne serait pas viable sans la théorie selon laquelle le mode de production capitaliste connaît périodiquement des crises d'une violence extrême, qui se répètent à une échelle toujours plus vaste et finissent par de véritables cataclysmes sociaux capables de provoquer son effondrement et d'ouvrir ainsi au prolétariat révolutionnaire la possibilité d'engager la lutte pour terrasser définitivement le monstre capitaliste.

Ces crises, les communistes en ont toujours salué la venue, rien ne leur paraissant pire que ces périodes de « calme » et de « paix sociale » où, alors que l'exploitation ne diminue en rien, mais au contraire se renforce, les exploités se laissent bernier par les mirages du "progrès économique" et les illusions de la démocratie sociale.

Les adversaires du communisme perçoivent si bien l'importance de la théorie des crises pour l'unité et la vie de notre programme, que c'est là qu'ils portent leurs attaques, surtout lorsque le mouvement de « l'histoire » -entendons par là les quelques décennies qui rythment les destinées individuelles des penseurs bourgeois-, paraît leur donner raison, en instaurant et en prolongeant une période de prospérité du capital qui laisse croire aux imbéciles que celui-ci ne connaîtra plus de crises. Quelle logique admirable que celle-ci, qui s'apparente à celle d'un philistin qui aurait savouré trois mois d'un été splendide et croirait avoir à tout jamais échappé aux rigueurs de l'hiver. Au contraire, comme nous le verrons, de telles périodes d'accumulation nécessitent des conditions exceptionnellement favorables au capital. D'une part, un profond rajeunissement et régénération du capital, ce qui s'est produit au travers de la 1ère et surtout de la 2ème guerre mondiale, d'autre part l'écrasement total du prolétariat sur le plan politique et social, permettant de renforcer de manière drastique son exploitation, quitte à lui redistribuer quelques miettes supplémentaires afin de s'assurer son soutien.

Or les crises ne disparaissent jamais, mais, en ce qui concerne par exemple la période ouverte en 1945 et qui est celle d'un développement inouï du capital, ce dernier a pu englober plus facilement les crises dont les conséquences, au moins jusqu'en 1974 étaient d'une ampleur relativement plus faible.

Alors, semblables à ces médocastres qui, parce qu'ils cessent pendant un temps de déceler les symptômes croient avoir définitivement triomphé de la maladie, l'on a pu voir tous les adversaires du communisme emboucher les trompettes psychédéliques de la mort définitive du communisme, étouffé par ses vieilleries sur les crises et les révolutions violentes.

Et l'on vit célébrer une curieuse messe où des professeurs outrecuidants et des étudiants ignares, des idéologues bouffis et des écrivillons stipendiés, des myrmidons de la pensée et des homoncules de la théorie, célébraient dans de nouvelles bacchanales idéologiques Sa Majesté le Capital, bien décidés qu'ils étaient à mettre définitivement le vieux Marx au placard, et à "jouir sans entraves" d'un capital qui leur fournirait du superflu en abondance, et du nécessaire en quantité suffisante.

Mais comme le dit Marx à propos des petits-bourgeois allemands, il est des jours qui valent 20 ans d'histoire, et il n'est besoin que de jeter aujourd'hui un coup d'œil sur un des organes qui reflètent le mieux la débilité et le crétinisme de la bourgeoisie : sa presse, pour vérifier la thèse d'Engels selon laquelle l'approche des crises favorise l'entrée de la dialectique dans la tête des tripoteurs de toute sorte. Nous nous permettrons d'ajouter, d'une manière que ne

désavouerait certainement pas le "général" Engels, que si la dialectique entre à dose homéopathique dans la cervelle des crétins, elle chemine d'abord par le cul, propulsée par les énergiques coup de pied qu'administre l'histoire.

Quant aux vieilles, et même très vieilles explications sur la crise fournies par les textes classiques de notre parti historique, elles n'ont jamais cessé d'être actuelles. Ce n'est donc pas, ô combien, par souci de suivre « l'actualité » que nous entamons ici un vaste travail sur la crise, mais bien parce que si tous les éléments existent dans l'œuvre communiste pour maîtriser et prévoir parfaitement le cours historique du capital à travers ses cycles et ses crises, il n'en reste pas moins que cette théorie doit être restaurée et défendue avec toute la rigueur nécessaire. C'est en voulant contribuer à cette restauration que nous publions l'étude qui va suivre. Et si elle paraît difficile, c'est déjà un acquis contre les utilisateurs de "raccourcis" qui disputent de la crise sur le ton du Café du Commerce.

2. Prédiction et parti.

2.1 La Gauche Communiste d'Italie et la prédiction.

Les conséquences dramatiques de l'absence de restauration de la théorie communiste des crises et des cycles du capital, se voient particulièrement lorsqu'on considère les travaux menés par la Gauche Communiste d'Italie. Comme nous l'avons montré dans les N°s 1 et 2 de CouC, la question de la prédiction de la crise catastrophique du MPC et de l'alternative révolution communiste ou 3° guerre mondiale a joué un rôle particulièrement grand dans le processus de dégénérescence et la mort de celle-ci.

Cinq ans après ce qui aurait dû, selon elle, être le point de départ d'un assaut du prolétariat révolutionnaire contre le capital (1975) et alors qu'il n'existe aucun parti communiste dans son sens formel (ne fût que potentiellement), il est intéressant de s'attarder à nouveau sur les explications fournies ainsi que sur les attitudes prises par les mouvements se réclamant de l'héritage de la Gauche Communiste d'Italie.

Le PCI (Programme Communiste), poursuivant son processus de dégénérescence dans le trotskysme (activisme forcené, allégeance croissante au léninisme, front commun avec la contre-révolution¹, Soutien critique aux partis bourgeois révolutionnaires dans les luttes anti-impérialistes, etc.), après avoir soigneusement relégué aux oubliettes les prévisions et les perspectives de la Gauche, ne sait plus, lorsqu'il aborde ce sujet, que renier l'importance et les perspectives de cette prédiction. Alors que celle-ci indiquait sans équivoque², le point de rupture dans l'équilibre capitaliste mondial, posant l'alternative révolution communiste ou guerre mondiale, le PCI en fait une réminiscence vague, dont l'absence de réalisation ne constitue pas un problème, ni théorique, ni pratique.

C'est vers cette "nouvelle flambée de la révolution permanente conçue dans le cadre international", qu'était tendue notre étude des événements russes tout comme l'ensemble de nos activités, et c'est pour cela qu'elle ne commémorait pas les quarante ans écoulés de triomphe de la contre-révolution, mais les vingt ans à venir de préparation révolutionnaire, et semble excessivement pessimiste aux gens qui voulaient à tout prix voir la révolution dans la moindre agitation sociale et l'attendaient désespérément d'un jour à l'autre, notre prédiction quant au délai qui nous séparait de cette flambée s'est avérée encore trop optimiste.

Car si, effectivement, la première crise générale du capitalisme mondial qui marque la fin de la phase d'expansion du second après-guerre s'est produite en 1975, c'est-à-dire à peu près au moment que nous avons prévu en 1957, elle est loin d'avoir eu toutes les conséquences escomptées. Il ne s'agit encore que d'une secousse préparatoire au tremblement de terre. La crise politique, le développement d'importantes luttes de classe du prolétariat et le retour de groupes prolétaires sur des positions marxistes, est encore en retard sur la crise économique.

¹ Cf. la signature de textes communs avec les contre-révolutionnaires du PS, de la CFDT, les maoïstes, lors des luttes des prolétaires immigrés.

² A quel point cette perspective orientait et polarisait toute l'activité du PCI, on peut le voir dans un extrait d'une lettre (privée) de Bordiga à Terracini, datée de 1969 (cf. Bordiga Scritti Scelti p.263) : "Moi, j'attends, sur ma position toujours butée et sectaire, l'arrivée dans le monde, d'ici 1975 de notre révolution, plurinationale, monopartitiste et monoclassiste, c'est-à-dire par-dessus tout sans la pire moisissure interclassiste : celle de la jeunesse dite "estudiantine"."

Ce fait, comme nous l'avons expliqué dans "Crise et Révolution", ne constitue cependant pas un "démenti" de la prévision de 1957, qui de toute façon ne prétendait pas calculer mathématiquement la date de la révolution. Son objectif était plutôt de fixer un punctum proximum, un délai minimum avant lequel il était illusoire d'espérer une reprise prolétarienne générale. Car après la destruction complète du mouvement de classe du prolétariat réalisée par la contre-révolution, par le stalinisme et ses séquelles, par la participation à la seconde guerre impérialiste, la reconstruction et l'essor mondial du capitalisme, il fallait déjà qu'une crise économique brise matériellement la collaboration entre les classes pour qu'une telle reprise et un retour aux positions communistes deviennent possibles. " (Programme Communiste N° 68 - Oct. 75 p. 13)

A ces conditions objectives, le PCI en ajoutait deux autres, subjectives celles-là, jugées indispensables à la reprise du mouvement prolétarien : l'organisation d'un parti communiste et une restauration théorique. Or, à moins bien sûr de considérer le PCI comme le parti communiste mondial du prolétariat dirigeant la révolution en cours et préparant l'insurrection n'importe quel révolutionnaire lucide doit bien se rendre compte qu'il n'existe aujourd'hui aucun parti formel, ni même un embryon ou un noyau de parti. Quant à l'œuvre de restauration théorique, déjà entravée et incomplète avant 1966 (abandon du travail sur la Chine au début des années 60, variations sur la question de l'épicentre de la future révolution - Allemagne, Chine, Inde ?-, faiblesse sur la question de la crise, polarisation sur "l'énigme russe", retour a-critique au léninisme, montée de l'activisme au sein du parti, etc.), est abandonné complètement depuis cette date, comme en témoigne le lamentable niveau des travaux théoriques fournis par le PCI. Par conséquent, si jusqu'en 1966 le PCI avait une perspective (même fausse, et que la majorité, gangrenée par l'activisme tendait à remettre en cause), pour le guider, désormais il n'en a plus aucune, ce qui ne peut que l'amener à jouer de plus en plus les girouettes et à naviguer au jugé à travers les méandres de l'actualité et les pièges de l'immédiatisme, quitte après coup à justifier n'importe quelle orientation politique, dans la meilleure tradition social-démocrate.

Quant au "Fil du Temps", il maintient une position tout aussi contre-révolutionnaire que celle du PCI, mais opposée quant au fond, puisque lui persévère dans l'erreur, et jure mordicus que la crise a bien eu lieu en 1975., comme prévu. Pour être tout à fait cohérent dans l'absurdité, il n'hésite pas à dire que la troisième guerre mondiale est déjà commencée, et sans doute estime-t-il qu'il en va de même pour la-révolution communiste. Pour justifier tout ceci, ce groupe a dû sombrer dans un révisionnisme digne des pires opportunistes. Dans la préface au recueil de Marx et Engels sur la crise, on trouve sous la plume de Roger Dangeville toutes les concessions possibles à l'idéologie bourgeoise.

Remettant en cause totalement le principe de l'invariance de la théorie du prolétariat et la capacité qu'a celle-ci de prévoir le déroulement intégral du MPC, on nous dit sans ambages que l'œuvre de Marx serait incapable de rendre compte du stade le plus développé atteint par le MPC dans les métropoles impérialistes, et notamment d'un phénomène comme l'inflation. Pour pouvoir saisir la nature du MPC. il faudrait alors se tourner vers des zones où celui-ci est moins développé et "drogué", comme par exemple l'URSS, où là, selon une légende, de plus en plus difficile à entretenir il est vrai, régnerait la stabilité des prix, et le mouvement de ceux-ci serait conforme à ce qu'aurait prévu Marx. Le phénomène dont Dangeville est incapable de rendre compte c'est qu'en 1975, alors que l'économie mondiale connaissait la première grave crise de l'après-guerre (et non pas la crise catastrophique, qui reste à venir), les prix de détails n'ont pas baissé. Pour Dangeville, cela signifie que le capital ne se serait pas dévalorisé, et pour expliquer cela on a recours à la théorie d'un capitalisme moribond qui ne se maintient que par l'administration de doses massives de drogue. En fait, si Dangeville n'arrive pas à expliquer le phénomène, c'est qu'il a oublié ce qu'enseigne la théorie révolutionnaire à ce sujet : il ne faut pas observer en premier lieu le mouvement des prix de détail, lequel concerne le

rapport entre le capitaliste et le "consommateur" (qui est un être inter-classiste) mais celui des prix de GROS, c'est-à-dire Un rapport entre capitalistes. Cela, la Gauche Communiste d'Italie le rappelait fort justement en son temps, mais les épigones ont été frappés d'amnésie. Or, en 1974-75. les prix de gros ont effectivement baissés dans l'ensemble des nations capitalistes les plus développées, Pour être encore plus précis, le mouvement de baisse des prix de gros, non seulement n'est pas contradictoire avec l'accélération de la hausse des prix de détail mais exprime d'une autre manière la même aggravation des contradictions internes au MPC, miné par la contradiction valorisation-dévalorisation qui se présente sous l'aspect de la baisse tendancielle du taux de profit.

Ce qu'exprime particulièrement cette accélération de la hausse des prix de détail, c'est l'attaque des classes moyennes salariées, c'est-à-dire des classes moyennes propres à la phase de soumission réelle du travail au capital. Dans le n°9 (Thèses sur les deux phases historiques de la production capitaliste - Suite), nous montrerons rapidement le rôle important joué par ces classes moyennes dans la régulation de l'activité capitaliste. Nous reviendrons également sur cette question dans le cours de ce travail sur la crise. Ce qu'il est important de souligner ici. c'est selon la thèse classique de notre théorie, les classes moyennes-sont atteintes en premier par la crise, dont elles subissent les effets, le capital s'attaquant plutôt d'abord aux improductifs, à ceux qui consomment une partie de la plus-value qu'aux travailleurs productifs, aux prolétaires, seuls créateurs de cette plus-value dont le capital cherche perpétuellement à extorquer le maximum.³

Selon le syndicat des cadres CGC, La progression du pouvoir d'achat, cumulée sur la période 1970-74 serait de 20% pour les ouvriers, 10% pour la maîtrise et les techniciens, 8,67% pour les fonctionnaires et 7% pour les cadres. Pour la période 1974-78, qui correspond à une accentuation de la crise, la progression n'est plus que de 10,4% pour les ouvriers, 5% pour la Maîtrise et les techniciens, 8% pour les fonctionnaires et 2% pour les cadres. L'ensemble des classes moyennes (techniciens, fonctionnaires, cadres), ont vu leur revenu croître moins vite que celui des ouvriers et leur part relative dans la fraction du produit destiné à la consommation diminuer par rapport à celle des ouvriers. En 1979, la baisse des revenus a été absolue, selon les données officielles - et encore on ne tient compte ici que de la population active, c'est-à-dire qu'on ne considère pas l'aggravation du chômage, dans l'appréciation des effets de la crise. Mais pour qui confond Marx avec Ricardo, les phénomènes du capitalisme moderne (c'est-à-dire du MPC parvenu à la phase de soumission réelle du travail au capital), demeurent incompréhensibles.

Plutôt que d'admettre lucidement les insuffisances de la Gauche et d'en rechercher les causes, plutôt que d'essayer de voir pourquoi la prévision ne s'est pas réalisée et de s'efforcer de dépasser les limites qui ont conduit à prévoir de manière erronée l'alternative révolution communiste ou guerre mondiale pour 1975, le "Fil du Temps" via Roger Dangeville se mue en faussaire. Nous avons montré dès notre N°1 à quels escamotages on recourait pour "présenter" la prévision de la Gauche, mais désormais, pour faire face aux dures réalités de l'histoire, il lui faut aller jusqu'à renier les fondements mêmes de la théorie révolutionnaire.

³ Pour taper à nouveau sur un vieux clou, rappelons Que seul le prolétariat -lequel dans le MPC est la seule classe exerçant un travail productif - est exploité et révolutionnaire. Les classes moyennes ne subissent pas l'exploitation, et ne peuvent agir de manière révolutionnaire qu'en se ralliant inconditionnellement au prolétariat organisé en parti communiste. Mais avant cela, le prolétariat aura d'abord à affronter seul l'ensemble de la société bourgeoise et il ne pourra rallier à lui une fraction des classes moyennes que s'il sait être le parti le plus fort dans la lutte des classes. Traîtres à leur classe sont donc les "révolutionnaires" qui flattent démagogiquement ces couches en caractérisant leurs luttes comme luttes du prolétariat.

Ainsi Dangeville invente un cycle de 30 ans dans la production capitaliste (1945-1975), qui correspondrait soi-disant à La rotation du capital fixe. Voilà qui est en parfaite contradiction avec les thèses de Marx pour qui la durée du cycle devait aller en se raccourcissant :

" Jusqu'ici la durée périodique de ces cycles est de 10 ou 11 ans, mais il n'y a aucune raison pour considérer ce chiffre comme constant. Au contraire on doit inférer des lois de la production capitaliste, telles que nous venons de les développer, qu'il est variable et que la période des cycles se raccourcira graduellement." (Marx. Capital I,7 XXV)

La prévision de la Gauche reposait sur un cycle de 10 ans, tel qu'il se manifestait au début de la phase de soumission réelle du travail au capital, c'est-à-dire à partir de 1848 en Angleterre. Aussi, après la période de reconstruction 1945-55 la Gauche prévoyait-elle qu'une très grave crise, similaire à celle de 1929 secouerait l'ensemble du monde capitaliste, y compris l'URSS, en 1965 (crise d'entre deux-guerres), ouvrant une période de lutte de classes qui devait déboucher sur la révolution communiste, avec la crise de 1975 ou entraîner la défaite définitive du prolétariat révolutionnaire avec le déclenchement de la 3^{ème} guerre mondiale. Cette thèse était exprimée -entre autres- dans le "Dialogue avec les morts" (1957) :

« La progression de la production capitaliste mondiale pendant les dix années d'après-guerre continue encore quelques années. Arrive ensuite la crise d'entre deux guerres, analogue à celle qui éclata en Amérique en 1929. Massacre social des classes moyennes et des travailleurs embourgeoisés. Reprise d'un mouvement mondial de la classe ouvrière, qui aura rejeté tout allié. Nouvelle victoire théorique de ses vieilles thèses. Parti communiste unique pour tous les Etats du monde. Au terme d'une vingtaine d'années, l'alternative de ce siècle difficile : troisième guerre des monstres impérialistes ou révolution communiste internationale. C'est seulement si la guerre ne passe pas que les "émulateurs" mourront. » (pp. 123-124)

Au lieu des échéances qui rythmèrent la contre-révolution : 1929 crise; 1939 : deuxième guerre mondiale, on avait donc la prévision des échéances suivantes, marquant le cours révolutionnaire à venir : 1965 : crise; 1975 : révolution communiste mondiale. En fait, la Gauche avait gravement sous-estimé le profond rajeunissement opéré par le capital à travers la 2^{ème} guerre mondiale, et l'énorme renforcement de ses capacités qui découlait de cette régénération. La contre-révolution triomphante rendait possible ce qui est nécessaire pour que le capital puisse s'épanouir pleinement dans la phase de soumission réelle : la domination complète du prolétariat par le capital et la main-mise de celui-ci sur tous les secteurs de l'activité sociale. Voilà fondamentalement le sens de l'orgie capitaliste après 1945. C'est cet écrasement qui permit l'exploitation effrénée du prolétariat, l'intégration irréversible des syndicats au capital, le gonflement démesuré des classes moyennes, le développement inouï de la science et de la technique, et bien sûr de l'anarchie, du gaspillage des forces productives. Un tel élan de la production capitaliste a montré à nouveau combien l'humanité souffre du retard de la révolution communiste, Déjà possible en 1848, celui-ci devient absolument nécessaire en 1914, alors que les forces productives n'étaient déjà que trop développées. Il n'y a plus à attendre de la bourgeoisie qu'elle développe celles-ci, mais il faut détruire par la violence les rapports de production capitalistes qui empêchent les bases du communisme déjà présentes au sein de la société, de s'épanouir pleinement. L'humanité vit une situation sublimée, où depuis longtemps déjà aurait dû triompher la révolution communiste. Avec les fantastiques capacités de développement que le capital a puisé dans les massacres de la deuxième guerre impérialiste et la contre-révolution sur le prolétariat, s'est accru le retard de la révolution communiste. "Aussi horriblement une fois encore, la jeune et généreuse bouche du prolétariat, puissante et vitale, s'est appliquée contre la bouche putréfiée et fétide du capitalisme, et lui a redonné, dans une étroite union inhumaine, un autre souffle de vie." (Bordiga). Mais si le fait d'avoir retrouvé des forces en se faisant une nouvelle fois le vampire du prolétariat a permis au capital de prolonger encore de quelques décennies sa vie maudite, il périra dans des convulsions d'autant plus fortes et plus violentes lorsque la crise

catastrophique l'atteindra de plein fouet. La révolution communiste jaillira alors, d'autant plus vivante, plus puissante, plus radicale, qu'elle aura été contenue plus longtemps.

La Gauche avait donc mal apprécié les conséquences économiques, et politiques d'un approfondissement de la soumission réelle du travail au capital. De même la théorie des crises, celle de la monnaie etc. étaient insuffisamment restaurées, comme le montrent par exemple les erreurs sur la durée du cycle. Si la Gauche sut défendre les principes essentiels du programme communiste elle échoua dans sa tentative de restaurer pleinement celle-ci. C'est pourtant parce qu'elle sut quand même rester fermement sur les positions de classe, en constituant autour d'elle un solide cordon sanitaire, que la Gauche a pu effectivement transmettre le programme aux générations futures. Dans ce sens, elle est morte en accomplissant sa tâche historique, tout comme une femme qui meurt en couches peut donner en même temps la vie.

La scission de 1966 essayait d'affronter correctement la discontinuité créée par le fait que la prévision ne se réalisait pas. Il fallait reprendre l'effort de restauration programmatique que les tendances révisionnistes et activistes au sein du PCI avaient déclaré achevé. Il fallait se situer dans la continuité du mouvement communiste révolutionnaire et retourner aux positions fondamentales du parti, jalonnées par les dates 1951, 1921, 1917, 1871, 1847. Contre l'activisme dévastateur il fallait réaffirmer les fondements mêmes du communisme affirmés dans l'œuvre de Marx et Engels. Cette activité de défense et de restauration du programme ne pouvaient plus s'effectuer au sein du PCI. La référence à La Gauche devait désormais être exclusivement théorique, et il était nécessaire d'en souligner les limites. Cela, le "Fil du Temps" ne le comprit jamais, car il s'est toujours considéré comme le véritable parti, la continuation directe, sur le plan organisationnel, de la Gauche. Des deux revues issues de la scission de 1966, seule Invariance (1ère série, N°s I à 7) s'efforçait de tirer toutes les conséquences du fait que la prévision d'une crise d'entre deux guerres pour 1965 ne s'était pas réalisée, et de la dégénérescence léniniste du PCI. Mais Invariance elle-même ne s'était pas complètement dégagée des insuffisances de la Gauche. Ainsi : « la tradition de toutes les générations mortes pèse d'un poids très lourd sur le cerveau des vivants (...) La révolution ne peut pas tirer sa poésie du passé, mais seulement de l'avenir. Elle ne peut pas commencer avec elle-même avant d'avoir liquidé complètement toute superstition à l'égard du passé. Les révolutions antérieures avaient besoin de réminiscences historiques pour se dissimuler à elles-mêmes leur propre contenu. La révolution... doit laisser les morts enterrer leurs morts pour réaliser son propre objet. » (Marx, Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte).

D'autre part, déjà dans la première série d'Invariance apparaissent certains germes de révisionnisme trahissant ainsi l'influence montante de l'idéologie des classes moyennes.

Par rapport à la prévision, la position d' Invariance était la suivante : la crise de 1965 avait été englobée, et elle n'était surmontée que temporairement et allait se télescoper avec celle de 1975 dont elle accroîtrait l'ampleur et la violence. Par conséquent, la prévision fondamentale de la Gauche : 1975 = alternative révolution communiste ou guerre mondiale était maintenue. On n'avait procédé à aucune ré-évaluation de la compréhension que la Gauche avait des crises. Par contre, un des travaux importants d'Invariance était d' avoir amorcé la restauration de la périodisation du MPC en deux phases phase de soumission formelle puis réelle du travail au capital. Plus généralement, il était affirmé que l'œuvre de Marx était restée inachevée et qu'il appartenait au mouvement communiste d'accomplir cette tâche⁴.

⁴ Affirmation nullement contradictoire avec cette autre selon laquelle le programme communiste naît déjà achevé comme une totalité organique en 1847. Ce qui est donné d'emblée c'est l'être du programme du prolétariat, l'affirmation de la destruction nécessaire du MPC et la description de la société communiste, ainsi que la saisie des moyens nécessaires pour y parvenir. Par la suite, la théorie se développe et se renforce conformément à la totalité

Invariance a su également mettre en relief la faiblesse de la Gauche par rapport au léninisme et à la critique de l'IC, le danger de considérer le parti comme un deus ex machina, la mauvaise compréhension du rôle des syndicats et de leur intégration. Cela ne fut pas suffisant, et Invariance également devait succomber à la contre-révolution en proclamant avoir dépassé la théorie communiste. Mais ici aussi, en mourant, le courant issu de la scission de 1966 et représenté notamment par Invariance, nous donnait la vie.

En 1975, même si le monde capitaliste était touché par la première grave crise de l'après-guerre (faisant suite à celles, de moindre ampleur, de 1969, 1963 etc.), il fallait être bien sot et ignorant pour y voir la crise catastrophique amenant l'alternative révolution communiste ou guerre mondiale.

A la suite de la 2ème guerre mondiale, la durée du cycle du capital, et de ses crises intermédiaires, s'est raccourcie pour passer de 10 à 6 ans (1951, 1957, 1963, 1969, 1975). Le point le plus bas de la prochaine crise que connaîtra le-capital devrait donc se situer en 1981, comme nous l'avions indiqué dans notre numéro 2 (1977), et répété dans notre dernier numéro.

En fait, seules les lois mathématiques du multiple commun qui font que 3 cycles de 10 ans équivalent à 5 cycles de 6 ans expliquent que 1975 coïncidait effectivement avec une crise du MPC. Hélas, ce n'était pas encore la crise catastrophique tant attendue. Les faits montraient donc qu'on ne pouvait pas en rester aux simples critiques d'invariance sur la prévision, et qu'il fallait aller plus loin dans la critique de la Gauche, son dépassement, non pas dans un sens moderniste, mais dans un sens orthodoxe, en revenant aux fondements de la théorie révolutionnaire, à l'œuvre de Marx inachevée, édulcorée, trahie par la contre-révolution et incomplètement restaurée par la Gauche. Pour accomplir cette tâche, placée sous le signe déjà indiqué par Invariance du retour à Marx, il fallait se dépouiller des défroques héritées de la scission de 1966, de manière à ce que le programme puisse trouver une voie d'affirmation plus pure, sans allégeance outrée aux fantômes du passé.

2.2 Parti et prévision du communisme.

« Du fait qu'il est la préfiguration de l'homme et de la société communistes, (le parti) est la base médiatrice de toute connaissance pour le prolétaire, c'est-à-dire pour l'homme qui refuse la Gemeinwesen bourgeoise et accepte celle du prolétariat, lutte-pour l'imposer et faire triompher l'être humain. La connaissance du parti intègre celle de tous les siècles passés (religion, art, philosophie, science). Le marxisme n'est donc pas uniquement une théorie scientifique (parmi tant d'autres), il englobe la science et se sert de ses armes révolutionnaires pour arriver au but : la révolution. Le parti est un organe de prévision. S'il n'est pas cela, il se déconsidère. » (Origine et fonction de la forme parti. Invariance N°1 • 1968)

Comme l'a souligné la Gauche Communiste d'Italie, toute l'œuvre de Marx est en premier lieu description de la société communiste. Ce qui forme l'unité de conscience et l'organicité programmatique du parti de classe, ce n'est pas l'addition des opinions, points de vue ou consciences individuels des ouvriers, immergés dans les rapports de production capitalistes que leur travail produit et reproduit, mais le programme du prolétariat en tant que classe qui est "exclue de cette société, mais s'oppose à elle en même temps" (Marx), classe qui est

de cet être. Aucune remise en cause du fondement même du programme ne peut être effectuée. Il s'agit seulement de renforcer le programme, et d'avancer sur les terrains qui n'ont pas encore été défrichés par lui. Tel est le sens de toute l'activité théorique de Marx et Engels après 1848, des travaux de Lénine, Bordiga, etc.)

négarion de la société bourgeoise, porteuse du communisme comme solution historique, pour elle même et partant, pour l'ensemble de l'espèce humaine.

Capable donc de dépasser la sphère immédiate de la société bourgeoise, la théorie communiste, le programme du prolétariat, n'est pas la biologie du capital, mais sa nécrologie.

Conformément à la méthode dialectique selon laquelle la connaissance des formes les plus développées permet la compréhension des formes inférieures, c'est en se plaçant sur le terrain du communisme, de la destruction du mode de production capitaliste, bref de la classe prolétarienne en tant que négation du capital, que le parti communiste conduit sa critique du mode de production capitaliste et des formes sociales qui l'ont précédé. Là réside la force du programme communiste, dans sa capacité à connaître par avance et à décrire le but final du mouvement prolétarien et, en reliant dialectiquement ce but au mouvement lui-même, à prévoir le cours intégral du MPC et les moyens nécessaires à la destruction du capital: Tous les révolutionnaires qui ont cherché à défendre la théorie communiste, tous les orthodoxes ont défendu cette thèse-ci.

« Grâce à quelle clé magique Marx a-t-il réussi à pénétrer les secrets les plus profonds de tous les phénomènes capitalistes à résoudre comme en se jouant des problèmes dont les plus grands esprits de l'économie politique bourgeoise tels que Smith et Ricardo ne soupçonnaient même pas l'existence? C'est simplement qu'il a conçu l'économie capitaliste tout entière comme un phénomène historique, dont l'histoire s'étend non seulement derrière elle, comme l'admettait à la rigueur l'économie classique, mais aussi devant elle; c'est d'avoir considéré non seulement le passé, l'économie féodale, mais aussi l'avenir socialiste. Le secret de la théorie de la valeur chez Marx, de son analyse de l'argent., de sa théorie du capital., du taux de profit, et par conséquent de tout le système économique actuel, est la découverte du caractère éphémère et transitoire de l'économie capitaliste, son effondrement et par conséquent - ceci n'en est que l'aspect complémentaire -, le but final socialiste. C'est uniquement parce que Marx considérait l'économie capitaliste en sa qualité de socialiste, c'est-à-dire du point de vue historique, qu'il put en déchiffrer les hiéroglyphes; c'est parce qu'il se plaçait à un point de vue socialiste pour-analyser scientifiquement la société bourgeoise, qu'il put à son tour donner une base scientifique au socialisme. » (Rosa Luxemburg - Réforme ou Révolution. Ed. Maspero p.59)

La théorie communiste est une théorie de parti, et ce n'est donc pas aux pâles lumières des cervelles individuelles qu'il appartient d'apprécier les situations contingentes et de définir la position à prendre face à elles, mais au parti, organe collectif dont le fonctionnement organique, unitaire, centralisé, lui a souvent valu, de la part de la Gauche, le qualificatif de "cerveau social". Ce que la pensée individuelle est incapable de faire : dépasser l'immédiat pour parvenir à une appréhension juste des tendances profondes de la réalité historique, le parti, lui, le fait, parce qu'il pense et agit sur une ligne historique fermement tracée par avance. L'importance de la prévision, pour le parti révolutionnaire est donc qu'elle assure dialectiquement la liaison du but et du mouvement. Ce n'est que grâce à la prévision générale du cours historique que l'on peut fonder l'action révolutionnaire d'une manière ferme et sûre, sans qu'elle se fasse au jour le jour en fonction des retournements de situation et de la succession fortuite d'événements imprévus.

Comme le dit si justement Rosa Luxemburg :

« La tâche de la social-démocratie et de ses dirigeants ne consiste pas à se mettre à la remorque des événements mais à les devancer avec lucidité, à embrasser du regard les lignes de force de l'évolution et à abrégier cette évolution par une action consciente, à hâter sa marche.»(Parti et action de masse)

Ce qui permet au parti de ne pas rester englué dans la réalité immédiate, c'est sa capacité à prévoir les divers moments du cours historique, qu'ils soient favorables ou non au prolétariat. Dans le dernier cas, le parti démontre et a démontré sa capacité à connaître les obstacles que

rencontre le prolétariat. C'est ce que l'on a exprimé par ailleurs en disant que la théorie communiste était aussi une théorie des contre-révolutions. Intégrer la compréhension du cours contre-révolutionnaire, lorsqu'il s'ouvre, c'est assurer le renforcement du programme communiste, permettre aux maigres forces épargnées par la débâcle de se préserver et de se maintenir sur le seul terrain de la défense du communisme, en dehors de tout activisme et immédiatisme.

Mais cela ne peut se faire - et sans cela la meilleure activité théorique ne serait que travail d'érudit, de savant - qu'en se reliant au prochain cycle révolutionnaire. Mais le parti tire sa force non seulement du fait qu'il se relie à la révolution à venir, mais encore de ce qu'il sait s'insérer dans la totalité de l'arc historique du communisme, reliant entre elles toutes les générations du prolétariat révolutionnaire. C'est au nom de celles-ci, c'est-à-dire des générations passées et des générations à venir que les vivants exécutent la sentence de l'histoire. Le parti (historique) doit être à même de prévoir où et quand les conditions historiques seront à nouveau réunies pour que le prolétariat oppose dans la lutte des classes sa solution révolutionnaire face au capital, son Etat, ses partis, ses syndicats.

Ainsi, loin de s'opposer à la vie, c'est la vie même qui donne à la théorie révolutionnaire la sève nécessaire à son épanouissement. Ce qui fait la force du programme communiste, c'est qu'il émane d'une classe qui n'a d'autre mission que d'abolir toute société de classes et donc de s'abolir lui-même. Le prolétariat n'a pas de position particulière, pas d'intérêt particulier à défendre dans la société. Au contraire "les prolétaires n'ont rien à sauver qui leur appartienne ils ont à détruire toutes garanties privées toutes sécurités privées antérieures" (Manifeste du Parti Communiste) . Le prolétariat ne s'oppose pas au monde existant parce que celui-ci lui aurait fait subir un tort particulier, une injustice spécifique, contre laquelle il lui faudrait s'insurger partiellement, mais le tort absolu d'être irrévocablement coupé de son être humain, de la communauté humaine.

C'est donc de la société communiste, dont les prémisses et les bases matérielles sont déjà incluses dans les flancs de la société ancienne, que la théorie révolutionnaire tire toute sa puissance et sa force. Elle seule peut se retrouver dans le labyrinthe de l'histoire. Elle est la boussole qui indique toujours le nord révolutionnaire, vers lequel s'oriente le prolétariat qui n'a pas renoncé à perdre ses chaînes. Sans théorie révolutionnaire pas de mouvement révolutionnaire. Sans prévision, pas de parti révolutionnaire. C'est de la communauté humaine à venir, communauté vers laquelle tend le développement de l'espèce humaine, et qu'elle devra forcément se réapproprier pour ne pas périr, que le parti communiste tire ses caractéristiques fondamentales. Dans un de nos textes de parti (Origine et fonction de la forme parti in : Invariance N°1, cf. aussi CouC N°3, consacré à la communauté) , nous avons montré quelles étaient les principales caractéristiques du parti communiste (au sens formel du terme) , en tant que préfiguration - et non réalisation comme le veulent les anarchistes- de la Gemeinwesen (Communauté) humaine. La situation de ce parti, préfigurant la société future, mais en même temps immergé dans la société présente, contre la quelle il mène une lutte sans merci, le conduit à prévoir les événements, afin de mieux les diriger, Cette anticipation de la société future, seul le parti de classe est capable de la mener à bien, en tant qu'organe capable d'anticiper sur les développements immédiats de la lutte et de connaître le déroulement du cours historique.

En général, dans l'histoire, les forces sociales agissantes se manifestent toujours sans avoir ni la conscience ni la maîtrise de leur mouvement. Elles engendrent ainsi des forces qu'elles ne peuvent pas contrôler et dont la conscience et la compréhension théorique leur vient "post festum", une fois le fait accompli -et encore de manière déformée. C'est pourquoi Hegel dit, à

propos de la philosophie mais cela vaut pour toute expression idéologique en général : « La chouette de Minerve prend son vol à la tombée de la nuit ».

Avec le prolétariat en tant que classe organisée en parti on a pour la première fois au contraire, un sujet agissant dans l'histoire qui possède la parfaite conscience et connaissance de son mouvement et de son but historiques. Alors que l'individu est incapable de dépasser l'horizon borné de ses intérêts immédiats, le parti lui, pense et sait à l'échelle historique, non seulement pour ce qui concerne hier et aujourd'hui, mais surtout demain.

Tel est le sens du "renversement de la praxis". Il signifie qu'avec la révolution prolétarienne dirigée par le parti de classe il s'effectue un renversement du cours de l'histoire humaine, celle-ci ne s'effectuant plus selon un processus aveugle et indépendant de la volonté des individus, mais selon un plan conscient et harmonieux maîtrisé par la collectivité humaine tout entière. "Le communisme est la connaissance d'un plan de vie pour l'espèce humaine" (Prometeo).

Capable de prévoir, le parti doit être la dissolution des énigmes. Il doit dissoudre toutes les zones d'ombre de la réalité sociale d'hier, d'aujourd'hui, de demain. Alors seulement il pourra apparaître comme le "havre de repos" (Bordiga) pour le prolétaire, le lieu où s'affirme sa nature humaine échappée à l'aliénation, de telle sorte qu'il puisse être apte à mobiliser toutes ses énergies contre son ennemi de classe. Le parti doit être fort, animé par son programme invariant, pour qu'il n'y ait aucune place laissée au doute révisionniste. Le parti saura donc d'autant plus renforcer son organicité et son unité programmatique, stratégique, tactique, qu'il aura prévu longtemps à l'avance et avec certitude le cours des événements. La prévision est donc un indispensable facteur d'organicité, dans la mesure où nul ne peut se lever pour demander à infléchir dans tel ou tel sens le cours de l'activité du parti sans se mettre en dehors de celui-ci. Ce n'est donc que grâce à la prévision, embrassant dans une seule vision unitaire et organique des années du processus révolutionnaire, que peut fonctionner réellement et convenablement le centralisme organique, celui-ci déniait à une quelconque représentation démocratique basée sur l'opinion individuelle le droit de remettre en cause au jour le jour la ligne d'activité du parti tracée par des générations et des générations de prolétaires révolutionnaires. La Gauche Communiste d'Italie a particulièrement insisté sur le fait qu'il ne pouvait y avoir distorsion entre principes programmatiques et tactique. C'est là un des enseignements de la dégénérescence de l'Internationale Communiste, de même que la première Internationale avait légué en mourant cet enseignement définitif selon lequel il ne peut y avoir distorsion entre programme et principe d'organisation.

La tactique doit donc être globalement fixée par avance, ce qui implique que l'on doive connaître par avance les divers problèmes que le prolétariat affronte à l'échelle mondiale, et délimiter les différentes stratégies et tactiques à employer. On a vu, lors de la dernière vague révolutionnaire des années 20 combien avait pesé sur le sort de la révolution mondiale la non jonction des deux phénomènes révolutionnaires, celui à l'œuvre dans l'aire slave, et celui à l'œuvre dans l'aire occidentale. Les différences de tactique, dues aux divers degrés de développement capitaliste dans les différentes aires n'ont pu être fixées en un plan de combat unitaire qui aurait permis au prolétariat mondial de les combiner dans une stratégie commune. D'où la conclusion, tirée par la Gauche que, désormais la tactique aussi devrait être fixée par avance! afin de permettre une action entièrement organique du prolétariat à l'échelle mondiale. Ce n'est qu'en fixant les tâches stratégiques et tactiques par avance, le plus clairement possible, en délimitant le mieux les différents cas-et situations auxquels le prolétariat se trouvera confronté -ce qui n'est possible que par la prévision- que l'on pourra éviter une distorsion catastrophique entre principes, stratégie et tactique. Ce n'est qu'ainsi que

la ligne de classe du parti sera clairement tracée et son application facilitée, renforçant ainsi l'organicité du parti communiste et de son action à l'échelle mondiale.

« Pour vivre d'une vie organique, le Parti communiste doit posséder une méthode critique et une conscience le portant à formuler un programme propre. C'est précisément pour cette raison que le Parti et l'Internationale communiste ne peuvent accorder la plus grande liberté et élasticité de tactique aux centres dirigeants et remettre la détermination de celle-ci à leur seul jugement après examen de la situation. Le programme du parti n'a pas le caractère d'un simple but que l'on "pourrait atteindre par n'importe quelle voie, mais celui d'une perspective historique dans laquelle les voies suivies et les objectifs atteints sont intimement liés. Dans les diverses situations, la tactique doit donc être en harmonie avec le programme, et pour cela, les règles tactiques générales pour les situations successives doivent être précisées dans certaines limites, sans doute non rigides, mais toujours plus nettes et moins fluctuantes à mesure que le mouvement se renforce et approche de la victoire finale. C'est seulement ainsi qu'on parviendra au centralisme maximum dans les Partis et l'Internationale c'est-à-dire que les dispositions prises centralement pour l'action seront acceptées et exécutées sans résistance non seulement par les Partis communistes, mais même par une partie des mouvements de masse qu'ils sont parvenus à encadrer. On ne doit en effet pas oublier qu'à la base de l'acceptation de la discipline organique du mouvement, il y a non seulement l'initiative d'individus et de groupes résultant des développements de la situation, mais une progression continue et logique d'expériences les amenant à rectifier leur vision de la voie à suivre pour obtenir la plus grande efficacité dans la lutte contre les conditions de vie que l'organisation sociale actuelle impose au prolétariat. C'est pourquoi avant d'appeler leurs adhérents et ceux des prolétaires qui les suivent à l'action et au sacrifice d'eux-mêmes, les Partis et l'Internationale doivent exposer de façon systématique l'ensemble de leurs règles tactiques générales et démontrer qu'elles sont la seule voie de la victoire. Si le Parti doit donc définir les termes et les limites de sa tactique, ce n'est donc pas par désir de théoriser et de schématiser les mouvements complexes qu'il pourra être amené à entreprendre, mais en raison d'une nécessité pratique et organisationnelle. Une telle définition peut sembler restreindre ses possibilités d'action, mais elle seule garantit la continuité et l'unité de son intervention dans la lutte prolétarienne et c'est pour ces raisons tout à fait concrètes qu'elle doit être décidée. » (Thèses de Rome 1922)

A la prévision générale du cours historique, et de la société future, se relie dialectiquement une série de prévisions contingentes concernant des événements déterminés dans le cours du développement du MPC et de la lutte des classes.

Un excellent exemple de cette lucidité révolutionnaire qui permet par-delà la prévision des événements contingents de saisir le cours historique général, est donné par Trotsky en 1921. Trotsky envisage ce qui se passerait si le cours révolutionnaire se renversait :

« Si l'on admet (nous allons le faire un instant) que la classe ouvrière ne se lance pas dans le combat révolutionnaire et donne à la bourgeoisie la possibilité durant une longue série d'années - disons deux ou trois décennies - de mener la destinée du monde, il est indiscutable qu'un certain équilibre, différent du précédent, va s'établir. L'Europe reculera fortement. Des millions de travailleurs européens vont mourir de faim à cause du chômage et la sous-alimentation. Les Etats-Unis devront changer d'orientation sur le marché mondial, restructurer leur industrie, et connaîtront une dépression pour une période prolongée. Dès qu'une nouvelle division du travail se sera instaurée dans le monde sur ce chemin de souffrance au cours de quinze-vingt-vingt-cinq ans, une nouvelle époque d'essor capitaliste pourrait peut-être commencer. » (Trotsky. "La nouvelle étape" 3ème Congrès de l'IC - 1921)

C'est bien ainsi que les choses se sont déroulées : 1928 : contre-révolution ; 1929 : crise ouvrant le cours vers la guerre impérialiste qui éclate en 1939. Nouvel essor du capital grâce à l'écrasement du prolétariat. Il est regrettable que cette lucidité ait abandonné Trotsky lorsqu'il a fallu affronter cette situation dans la réalité c'est-à-dire lorsque le cours révolutionnaire s'est effectivement renversé. Loin de reconnaître la défaite et d'adopter une attitude révolutionnaire par rapport à elle, l'ancien chef de l'armée rouge s'est épuisé dans une oeuvre stérile et bouffonne, en cherchant à reconstruire une "Quatrième Internationale", rapidement contre-révolutionnaire.

Servant de guide à l'action révolutionnaire du prolétariat, les prévisions contingentes doivent être fiables, mais seuls ceux qui considèrent le parti comme un *deus ex machina*, qui n'est pas produit et déterminé par le mouvement historique, amis s'en détache comme force autonome existant toujours avec la même force et la même ampleur, œuvrent en arrivant à fétichiser les faits, les dates etc., à privilégier la forme par rapport au contenu. Le grave problème qui se pose avec la prévision de 1965, puis de 1975, ce n'est pas tant que la crise annoncée n'ait pas eu lieu. Le mouvement communiste a déjà commis des erreurs par le passé, à commencer par Marx et Engels qui escomptaient le retour de la crise et de la révolution pour 1852, après la crise de 1847 (ils s'appuyaient sur une durée du cycle de 5 ans, telle qu'elle existait jusqu'en 1848). Ce qui est grave, c'est qu'une telle erreur n'ait pas pu être réparée et que le mouvement ait été incapable de percevoir qu'il y avait une discontinuité et de dépasser cette erreur en reprenant un travail plus vaste, en approfondissant le travail de restauration théorique. Si l'on peut rester béatement satisfait en disant que après tout Marx aussi se trompait, c'est seulement à condition d'oublier que Marx, dépassa la perspective de venue caduque de la crise de 1852, en cherchant à préciser les changements apportés dans le cycle du capital, avec le passage à la phase de soumission réelle, et en montrant qu'à partir de 1848, une phase de la vie du capital était terminée et que le rythme du cycle avait changé. Dans la mesure où elle ne sût pas reprendre la prévision à un niveau supérieur, et englober l'erreur dans un travail plus vaste, la Gauche succomba à la débâcle activiste. Alors que les défaites (théoriques, sociales, ou militaires) deviennent des victoires lorsqu'on s'avère capable de les circonscrire, les comprendre et d'en tracer le bilan rigoureux, les débris qui se réclament aujourd'hui de la Gauche Communiste d'Italie officiellement se sont laissés honteusement emporter par le déluge révisionniste, incapables qu'ils sont de fournir le moindre effort pour prévoir les échéances révolutionnaires posées au prolétariat.

Une nouvelle fois le cours historique s'apprête à démontrer la validité des positions communistes sur la crise : le capital doit connaître une intensification de ses contradictions conduisant à la crise catastrophique. Une nouvelle fois s'ouvre un cours marqué par l'alternative guerre ou révolution. Les contradictions du mode de production capitaliste ne peuvent aboutir qu'à un nouvel holocauste mondial, dont les conséquences seraient effroyables pour le prolétariat et l'espèce humaine tout entière, à moins que celui-ci ne se dresse pour y opposer sa solution révolutionnaire. On ne peut séparer le cours vers la révolution du cours vers la guerre. Face à la crise catastrophique du MPC, il s'agit là d'une alternative historique dont les deux termes incarnent chacun des deux grands camps opposés dans la guerre de classes. Du côté du capital la solution réside dans la guerre impérialiste mondiale; du côté du prolétariat la solution réside dans la révolution communiste internationale, l'insurrection de toutes ses forces vitales pour stopper le massacre opéré par le capital, que ce soit dans la guerre ou dans la "paix". Une fois de plus le dilemme devant lequel se trouvera placée l'humanité est le suivant : ou bien poursuite de la CIVILISATION capitaliste, avec ses bagnes et ses charniers, ou bien victoire du COMMUNISME, de la société sans classes.

3. Le doute révisionniste à l'assaut de la théorie communiste.

3.1 La montée du révisionnisme.

La capacité à prévoir, fermement reliée au programme communiste, est donc un sûr garant contre les assauts du doute révisionniste. C'est elle qui permet de ne pas laisser l'immédiat et le conjoncturel prendre le pas sur les considérations théoriques et les positions de principe. Par le passé, le mouvement communiste a déjà eu à faire à des offensives révisionnistes, et à chaque fois il a fallu, entre autres défendre la position classique sur les crises.

Compte-tenu de l'importance de cette position pour la prévision et la stratégie révolutionnaires, ce n'est pas par hasard si elle constitue une cible privilégiée vers laquelle les idéologues bourgeois et opportunistes dirigent leurs armes, en cherchant à combattre le programme communiste.

Notre intention ici n'est pas de faire un historique exhaustif de la montée du révisionnisme, et des forces qui l'ont combattu, mais nous voudrions rappeler brièvement les origines et le contenu de ce combat, entamé à la fin du siècle dernier afin d'introduire les développements ultérieurs de cette étude qui porteront dans un premier temps sur les conséquences théoriques-et méthodologiques des schémas de reproduction du livre II du Capital etc. Dans la mesure où la lutte- se déroulait entre tenants du développement harmonieux du capital et partisans de la crise catastrophiques, il est normal que, dans la tentative de fonder théoriquement les arguments réciproques, le contenu théorique du livre II, le problème des schémas, aient eu une grande importance. Le révisionnisme, en voulant concilier l'économie vulgaire et la théorie révolutionnaire, s'emparait par exemple des schémas (le livre II du Capital est publié en 1885) où il prétendait trouver, en en dénaturant complètement le sens et la fonction ce que l'économie hyper-vulgaire moderne appelle des "modèles d'équilibre". Nous nous attacherons à restaurer l'importance théorique et méthodologique des schémas du livre II. En attendant ces développements à venir, dans les numéros ultérieurs, rappelons quelle a été la position de toujours des communistes sur la Question des crises et de leur rôle dans l'émergence révolutionnaire du communisme.

Dès son émergence (1847), la théorie révolutionnaire affirme que les bases matérielles du communisme sont présentes au sein du mode de production capitaliste, lorsque l'Angleterre est pleinement entrée dans la phase de soumission réelle du travail au capital. Le MPC possède donc dès cette époque sa physionomie propre, et connaît le mouvement cyclique caractéristique de la phase dans laquelle il est entré et dont les premières manifestations se rencontrent en 1826 et 1837 en Angleterre (nous donnons les dates des points les plus bas du cycle).

Ainsi Engels écrit-il dès 1847 :

« Le communisme est le produit de la grande industrie et de ses conséquences, de l'édification du marché mondial, de la concurrence sans entrave qui lui correspond, des crises commerciales toujours plus puissantes et universelles, qui sont déjà devenues de parfaites crises du marché mondial, de la création du prolétariat et de la concentration du capital, de la lutte entre prolétariat et bourgeoisie qui en découle » (Engels. Les communistes et Karl Heinzen. 1847 soul. p. nous)

De même le "Manifeste" décrivait ainsi le mouvement des crises :

« Depuis des dizaines d'années, l'histoire de l'industrie et du commerce n'est autre que l'histoire de la révolte des forces productives modernes contre les rapports modernes de production, contre le régime de propriété qui conditionnent l'existence de la bourgeoisie et sa domination. Il suffit d'évoquer les crises commerciales qui, par leur périodicité menacent de plus en plus l'existence de la société bourgeoise. Chaque crise détruit régulièrement non seulement une masse de produits déjà créés, mais encore une grande partie des forces productives déjà existantes. » (Manifeste p.26)

Le cours capitaliste se présente ainsi : succession de périodes historiques au cours desquelles s'effectue le retour périodique de crises générales intermédiaires; achèvement de cette période historique dans une crise générale catastrophique qui ouvre ou non une vague révolutionnaire; si celle-ci n'arrive pas (ex. 1939) ou si la-révolution est défaite (ex. 1848, 1871, 1928), s'ouvre une phase d'expansion du capital qui trouve dans la crise même les moyens de sa régénération. De nouveau, on aura alors une succession de crises générales intermédiaires, et au terme d'un certain nombre de cycles le retour de la crise catastrophique.

« Dès lors, coïncidant avec le plus haut développement des forces productives et la plus large expansion des richesses existantes commencera la dépréciation du capital, la dégradation du travailleur et l'épuisement de ses forces vitales. Ces contradictions conduisent à des explosions, à des cataclysmes, à des crises, où l'arrêt temporaire de tout travail et l'anéantissement d'une grande partie du capital ramèneront brutalement celui-ci à un point où il sera capable de recréer ses forces productives sans commettre un suicide. Mais parce que ces catastrophes reviennent régulièrement et se produisent chaque fois sur une plus grande échelle, elles aboutiront en fin de compte au renversement violent du capital. » (Marx. Grundrisse. Pléiade t.2 p.273)

C'est cette thèse fondamentale, base vitale pour la prévision révolutionnaire du communisme, qui sera mise en cause, au sein même du mouvement ouvrier par le courant révisionniste. Comme le faisait remarquer Lénine, dans un premier temps la théorie révolutionnaire avait eu à combattre des courants foncièrement hostiles, qui lui étaient extérieurs.

« De 1840 à 1845, Marx et Engels règlent leur compte aux Jeunes hégéliens radicaux, qui s'en tenaient en philosophie à l'idéalisme. Vers la fin de la décennie 1840-1850, la lutte s'engage dans le domaine des doctrines économiques contre le proudhonisme. Les années 1850-1860 achèvent cette lutte : critique des partis et des doctrines qui se manifestent pendant la -tourmente de 1848. De 1860 à 1870, la lutte passe du domaine de la théorie générale dans un domaine plus proche du mouvement ouvrier proprement dit : le bakouninisme est chassé de l'Internationale. Au début de la décennie 1870-1880, en Allemagne, le proudhonien Mühlberger réussit quelque temps à se faire valoir ; vers 1880, c'est le tour du positiviste Dühring. Mais cette fois l'influence que l'un et l'autre exercent sur le prolétariat est tout à fait insignifiante. Dès lors le marxisme l'emporte indéniablement sur toutes les autres idéologies du mouvement ouvrier. » (Lénine . Marxisme et Révisionnisme. 1908)

Le triomphe théorique sur ces mouvements était définitivement établi à la fin du siècle, lorsque surgit le révisionnisme, mais par contre il fallait désormais défendre la théorie révolutionnaire contre les tendances qui cherchaient à la remettre en cause, au sein du communisme lui-même. Au départ le révisionnisme est un opportunisme ce dernier constituant à substituer à la perspective révolutionnaire une vision non dialectique du cours historique, incapable d'intégrer les situations contingentes, et de maintenir l'unité du but et du mouvement.

« Si l'on fait abstraction du bakouninisme dans la Première Internationale (1867-1871) et du soréisme dans la Seconde (1907-1914) , que nous considérons comme des mouvements étrangers au marxisme, une première vague de l'opportunisme au sein du mouvement prolétarien marxiste est représentée par le révisionnisme social-démocrate. Sa vision était la suivante : la victoire de la bourgeoisie étant partout assurée, une phase historique sans insurrection et sans guerre s'ouvre; sur la base de l'extension de l'industrie, de l'augmentation du nombre des travailleurs et du suffrage universel, le socialisme devient possible par évolution graduelle et sans violence. On tente ainsi (Bernstein) de vider le marxisme de son contenu révolutionnaire en prétendant que celui-ci n'appartiendrait pas en propre à la classe ouvrière, mais serait un-reflet de mauvais aloi de la période insurrectionnelle bourgeoise. Dans cette période, la question tactique de l'alliance entre partis bourgeois avancés ou de gauche, et partis prolétariens, revêt un aspect différent il ne s'agit plus d'aider le capitalisme à naître, mais d'en faire dériver le socialisme à l'aide de lois et de réformes; il ne s'agit plus de se battre ensemble dans les villes et les campagnes, mais de voter ensemble dans les assemblées parlementaires. Cette proposition de former des alliances et des blocs allant jusqu'à l'acceptation de postes de ministres par des chefs ouvriers, revêt le caractère historique d'un abandon, de la voie révolutionnaire : c'est pourquoi les marxistes radicaux condamnent tout bloc électoral. » (Thèses caractéristiques du parti. 1951)

Le révisionnisme ne surgit pas par hasard, mais se greffe sur une longue série de tendances opportunistes qui se manifestent très tôt au sein du mouvement ouvrier et contre lesquelles Marx et Engels, puis Engels seul après 1883, en tant que représentants du socialisme international, luttèrent toujours avec la plus grande énergie possible, Par exemple en 1875. lors de la rédaction d'un programme commun au Parti Social-Démocrate des Travailleurs (fondé à Eisenach en 1869) et à l'Association Générale Allemande des Travailleurs (fondée en 1864 par Lassalle), alors en pleine crise, les dirigeants sociaux-démocrates (Bebel, Liebnicht, se laissèrent aller à des concessions éhontées aux thèses lassaliennes afin d'aboutir à une fusion des deux organisations.

Après la mort de Marx, en 1883, Engels eut à nouveau à s'opposer à l'opportunisme croissant au sein du mouvement socialiste en général et allemand en particulier. (Cf. par exemple "La question paysanne en France et en Allemagne", où Engels fustige les socialistes français). Il y a une filiation évidente entre cette tradition diffuse - dont nous montrerons brièvement les racines dans la réalité matérielle - et le révisionnisme des années 1880. A partir de ce moment, ce qui n'était qu'une tendance latente se cristallise, reçoit une expression théorique⁵ adéquate, et s'incarne dans une école de pensée dont les principaux représentants sont Bernstein , Conrad Schmidt, Strouvé et Tougan-Baranowsky. Ce révisionnisme s'autonomise alors en tant que théorie spécifique, au sein de la Deuxième Internationale. Il s'agit d'une remise en cause totale des présupposés théoriques du communisme. Dans la mesure où, comme le faisait remarquer Rosa Luxembourg, le programme communiste constitue une totalité organique dont on ne peut pas nier une partie sans en remettre en cause le Tout.

« Nous l'avons vu : l'opportunisme n'est pas en mesure de construire une théorie positive qui résiste, si peu que ce soit, à la critique. Il n'est capable que de s'attaquer d'abord à certains principes isolés de la doctrine marxiste mais comme cette doctrine constitue un édifice

⁵ « Le livre de Bernstein a eu pour le mouvement ouvrier allemand et international une grande importance historique : il a constitué la première tentative pour donner aux courants opportunistes, à la social-démocratie, une base théorique. » (Rosa Luxembourg. Réforme ou Révolution. Ed. Maspéro p.85)

solidement assemblé, il finit par abattre le système tout entier, du dernier étage aux fondations. Ce qui prouve que l'opportunisme pratique est incompatible, par sa nature et ses fondements, avec le système marxiste. » (Réforme ou Révolution, p.86)

Les bases matérielles de ce révisionnisme (comme de l'opportunisme en général), sont fournies par l'expansion du capital et la consolidation de la phase de soumission réelle en Europe. Dans la dernière partie du 19^e siècle, le capital connaît une période de prospérité durant laquelle les crises paraissent s'estomper⁶. Le cours du capital paraît s'être stabilisé, et l'échéance révolutionnaire semble ajournée. (Mais comme toujours l'essor du MPC aggrave les conditions d'exploitation du prolétariat). Si le révisionnisme est un mouvement qui affecte le socialisme international, c'est en Allemagne qu'il trouve s'abord ses principaux théoriciens. Cela s'explique d'un côté par la tradition "théoricienne" classiquement dévolue à cette fraction du prolétariat qui a fourni, avant le prolétariat Russe, tous ses grands chefs au mouvement communiste, et d'un autre côté par l'importance du Parti Allemand dans le mouvement international. Il est important de souligner que l'assaut révisionniste émanait de membres importants du parti, lesquels étaient considérés par Engels lui-même comme aptes à assurer la relève des chefs de ce mouvement. Toutefois, il ne s'agit pas là d'une maladie "allemande", et bien au contraire, c'est dans le centre impérialiste le plus développé à l'époque, c'est-à-dire l'Angleterre qu'il trouve son origine. Bernstein, à la suite des persécutions de Bismarck, a d'ailleurs vécu, à partir de 1888, à Londres, où il a subi l'influence des Fabiens anglais qui voyaient dans le suffrage universel et la démocratie la preuve palpable de la possibilité de parvenir au socialisme grâce à des méthodes de temporisation (le terme "Fabien" vient d'ailleurs du nom d'un homme d'Etat Romain –3^e siècle av. J.C.- Fabius Maximus Verrucosus. dit Cunctator. c'est-à-dire le temporisateur), faisant l'économie de la lutte révolutionnaire du prolétariat. Engels disait d'eux qu'ils étaient une clique de chevaliers d'industrie cherchant à corrompre les ouvriers et à exercer sur eux une influence contre-révolutionnaire. Aussi Bernstein verra-t-il la réalité à travers les "lunettes anglaises" (cf. Rosa Luxembourg).

A partir de 1870, l'unité Allemande est réalisée et l'Allemagne devient une puissance impérialiste, tout comme l'Angleterre et la France. Aussi, dans un premier temps, le bouleversement des structures économiques de l'Allemagne amenait un fort développement du mouvement ouvrier, capable de faire pièce aux tendances opportunistes des éléments intellectuels, empêtrés dans les visions mesquines et philistines traditionnellement propres à l'Allemagne arriérée, et qui ralliaient la social-démocratie.

« Les petites conditions font les mesquines conceptions, et il faut beaucoup d'intelligence et d'énergie à celui qui vit en Allemagne pour être capable de voir au-delà du cercle tout à fait immédiat et ne pas perdre de vue l'enchaîneraient général des événements historiques. Rien

⁶ L'atténuation des crises intermédiaires ne constitue pas pour les communistes un démenti à la théorie, à condition qu'ils soient capables de maintenir l'invariance de celle-ci, en dehors de tout opportunisme. Au contraire, la faiblesse même de ces crises peut apparaître comme un signe favorable, en laissant prévoir le retour d'une crise générale d'autant plus forte :

" . . . plus les crises intermédiaires sont aplaties, plus la crise générale sera profonde. Je souhaite que la panique américaine ne prenne pas de dimensions trop grandes et n'ait pas de contre coup sur l'Angleterre et par là sur l'Europe. Les crises périodiques générales sont toujours précédées de telles crises partielles. Si elles sont trop violentes, elles escomptent simplement la crise générale et en brisent la pointe." (Marx à Sorge, lettre du 27/9/1873)

n'est plus aise que d'y tomber dans "l'objectivité" de ceux qui sont satisfaits et ne voient pas plus loin que le bout de leur nez autrement dit le subjectivisme le plus borné qui soit, même s'il est partagé par des milliers d'individus semblables. » (Engels à Bernstein. Lettre du 25/1/1882)

Mais en même temps, le révolutionnement constant des conditions d'existence du prolétariat, favorisait chez les masses ouvrières une conscience aiguë du développement historique et de leurs tâches de classe. Dans le passage suivant, Engels montre comment des conditions historiques où le capital est encore en train de se frayer un chemin pour balayer les derniers obstacles à l'établissement définitif de sa domination réelle sur la société, favorisent la conscience et l'organisation du prolétariat, alors que les conditions d'un capital pleinement parvenu à maturité, et dont le mouvement apparaît aux exploités comme un cycle naturel avec ses périodes de prospérité et de stagnation, peuvent paralyser temporairement l'émergence révolutionnaire du prolétariat. Dans ce cas, la compréhension théorique des événements est d'autant plus entravée que le capital est stable et prospère, et ce n'est que dans les périodes de crise générale, où les bases de la mystification sont ébranlées qu'on peut avoir une reprise de la lutte des classes.

« Je ne me suis jamais trompé sur nos masses prolétariennes. Leur mouvement ferme, confiant dans la victoire, plein d'allant et d'esprit, est exemplaire et sans reproche. Nul prolétariat européen n'aurait subi aussi brillamment l'épreuve de la loi antisocialiste et répondu à la répression qui dure depuis six ans déjà par une telle démonstration de sa puissance croissante et de son renforcement organisatif ; il n'est pas un prolétariat qui eut pu créer l'organisation qu'il a su mettre sur pieds, sans ce bluff propre aux conspirations (...) Nous avons la grand avantage que la révolution industrielle batte toujours son plein, alors qu'elle est déjà terminée pour l'essentiel en France et en Angleterre : la division en ville et campagne, en région industrielle et en district agricole est déjà parvenue au point où les changements seront désormais minimes. Depuis leur enfance, les larges masses y vivent dans des rapports qui continueront d'être les leurs par la suite : ils s'y sont faits, même les fluctuations et les crises sont devenues quelque chose allant pour ainsi dire de soi. Il y a, en outre, le souvenir des tentatives de soulèvement du passé, et leur échec. Chez nous, en revanche, tout bouge encore. Les vestiges de la production paysanne-traditionnelle satisfaisant ses propres besoins en produits industriels sont évincés dans certaines régions par l'industrie domestique capitaliste., alors que dans d'autres Cette dernière est déjà-supplantee par le machinisme en plein essor. Et c'est précisément la nature même de notre industrie, née bonne dernière, qui se traîne encore loin derrière celle des autres, qui exige un bouleversement social aussi radical en Allemagne. » (Engels à Bebel. Lettre du 11/12/1884)

Par conséquent, c'est chez les prolétaires, vivant dans des conditions modernes, que s'incarnait l'esprit révolutionnaire que les membres de l'appareil du parti allemand, bornés par leur philistinisme étroit, et corrompus par les avantages du parlementarisme, étaient prompts à laisser de côté. D'où la nécessité, constamment mise en avant par Engels, dans ses directives aux chefs de la social-démocratie, d'opposer et de s'appuyer sur l'esprit révolutionnaire des "masses" face .aux compromissions des "chefs". Engels insistait notamment sur la nécessité-dé confier les postes-clés du parti à des prolétaires et non à des intellectuels ou petits-bourgeois ralliés depuis peu.

Avant de voir comment les "masses" elles-mêmes peuvent être corrompues et fournir donc, dialectiquement, une base aux tendances opportunistes de leurs dirigeants, il importe d'ajouter une précision expliquant l'afflux d'éléments petits-bourgeois, intellectuels libéraux etc. dans le parti social-démocrate allemand.

De 1878 à 1890, le prolétariat allemand vécut sous le joug draconien des lois anti-socialistes imposées par Bismarck. L'emprisonnement, l'exil, punissaient les révolutionnaires. Pourtant, le parti se renforçait grâce à une puissante organisation illégale, qui lui permettait d'entretenir une presse clandestine. Face à l'absolutisme de Bismarck et compte-tenu de la veulerie et de la lâcheté historiques propres à la bourgeoisie allemande, le parti ouvrier apparaissait comme le seul parti d'opposition digne de ce nom, drainant vers lui tous ceux qui désiraient s'opposer à Bismarck. Les tâches d'opposition bourgeoise, que la bourgeoisie elle-même était incapable de mener à bien, c'était donc au parti ouvrier à les assurer. C'est pourquoi Engels escomptait qu'avec la levée des lois anti-socialistes, l'opposition bourgeoise pourrait se cristalliser et se révéler aux yeux du prolétariat, contribuant ainsi en retour à radicaliser le parti et à épurer celui-ci. En attendant, en l'absence de la possibilité de tout débat public, compte tenu des lois anti-socialistes, il fallait se méfier comme de la peste de tous ces éléments petits-bourgeois, intellectuels, étudiants, etc. qui venaient former les cadres du parti, et que les chefs de la social-démocratie, notamment Liebknecht flattaient à qui mieux mieux. S'il est un phénomène, d'ailleurs, dont le prolétariat a déjà vécu la dure expérience au cours des dizaines d'années de lutte qu'il a mené contre la société bourgeoise, c'est qu'avec le succès arrivent vers le parti tout un tas d'éléments douteux, plus ou moins brûlés dans la société officielle, plus ou moins déclassés, plus ou moins sincères, et qui viennent voir là les possibilités de redorer leur blason. L'internationale Communiste eut également à souffrir de ce genre de "popularité" dont on se passe fort bien. La règle d'or en pareil cas, est de dresser les barrières les plus rigides à la venue de ces gens dans le parti et tout particulièrement leur accession à des responsabilités. C'est seulement en imposant une discipline de fer rigoureusement déterminée par le centralisme organique, qu'un parti communiste pourra mettre ces éléments hors d'état de nuire, soit en les décourageant, soit en les assimilant en exigeant leur soumission inconditionnelle au programme, à la tactique et à la disciplines communistes.

Tant que durèrent les lois anti-socialistes (jusqu'à 1890), et malgré l'assurance et l'arrogance des éléments petits-bourgeois opportunistes au sein du parti, Engels déconseillait l'initiative d'une scission, que l'on aurait pas pu expliquer publiquement. Il fallait laisser ces éléments se déconsidérer aux yeux des prolétaires et s'arranger pour qu'ils se mettent eux-mêmes en dehors du parti, sans possibilité d'en récupérer les organes, surtout la presse. C'est en effet un principe vital du mouvement communiste de ne jamais laisser tomber ses armes aux mains de l'ennemi. Lorsqu'il y'a défaite, tout l'art stratégique et tactique, consiste à se replier en bon ordre. Du vivant de Marx et Engels⁷, ce principe put être appliqué victorieusement, avec par exemple la dissolution de la Ligue des Communistes, ou le transfert du Conseil Général de l'AIT à New-York. Ainsi, la première Internationale n'est pas tombée aux mains des anarchistes. Si l'évolution de la lutte des classes rendait inévitable la dissolution du parti formel du prolétariat, il fallait éviter que ses dépouilles ne tombent aux mains de l'ennemi qui aurait pu s'en revêtir et semer ainsi la confusion dans les rangs du prolétariat. Par contre, et ceci ne fit qu'accentuer la profondeur et l'amertume des défaites suivantes que connut le

⁷ « Prenez par exemple l'Internationale : après la Commune, elle connut un immense succès. Les bourgeois, comme frappés par la foudre, la croyaient toute puissante. La grande masse de ses membres crut que cela durerait toujours. Nous savions fort bien que le ballon devait crever. Toute la racaille s'accrochait à nous. Les sectaires qui s'y trouvaient devenaient insolents, abusaient de l'Internationale dans l'espoir qu'on leur passerait les pires bêtises et bassesses. Mais nous ne l'avons pas supporté. Sachant fort bien que le ballon crèverait tout de même, il ne s'agissait pas pour nous de différer la catastrophe, mais de nous préoccuper de ce que l'Internationale demeure pure et attachée à ses principes sans les falsifier. et ce jusqu'à son terme. » (Engels à Bebel. 20/6/1873)

prolétariat, ni la 2^{de} Internationale, ni la 3^{ème} ne purent être préservées de la fin ignominieuse qui consistait à être investies par l'ennemi de classe pour être transformées en organes de la contre-révolution. En 1914 le parti du prolétariat tomba aux mains du social-chauvinisme et du social-patriotisme. De même à partir de 1928, l'IC et tous les partis communistes devinrent parmi les principaux organes de la contre-révolution, faisant peser sur le prolétariat battu et démoralisé, le poids supplémentaire de la contre-révolution.

Pour en revenir à l'Allemagne des années post-1870, si le bouleversement constant des conditions de la production dues à l'expansion du capital favorisait l'émergence d'un fort mouvement prolétarien, la stabilisation du MPC fournissait dans le même temps des bases pour l'intégration et la corruption de ce mouvement. Face à la montée du mouvement prolétarien, à l'époque des lois anti-socialistes, Bismarck alternait la carotte et le bâton, les réformes sociales et la répression. C'est ainsi que le rapide développement du MPC et de la classe ouvrière, permettait de favoriser l'intégration de cette dernière et donc l'apparition des mêmes tendances qu'en Angleterre, et dans une moindre mesure, qu'en France. Étant donné le développement de la phase de soumission réelle du travail au capital, les possibilités matérielles d'attacher la classe ouvrière au char de la bourgeoisie se trouvaient largement accrues. Le maintien et l'amélioration du standard de vie de la classe ouvrière dans les périodes de prospérité favorisent les théorisations révisionnistes et social-impérialistes qui pensent que la classe ouvrière doit soutenir la politique coloniale à condition d'en obtenir quelques avantages.

Lénine, qui faisait de l'octroi des miettes du festin impérialiste la principale cause de l'existence d'une aristocratie ouvrière pensait qu'avec l'émergence d'autres nations impérialistes au côté de l'Angleterre, les surprofits obtenus autrefois par elle seule devraient désormais être partagés entre plusieurs métropoles impérialistes. Ainsi les bases du réformisme s'amenuiseraient et deviendraient précaires, dans la mesure même où le monopole de l'Angleterre sur le marché mondial s'affaiblirait.

En fait, Lénine sous-estimait gravement les puissantes réserves dont pouvait désormais disposer le MPC sur la base de son propre développement "interne" c'est-à-dire du passage à la phase de soumission réelle. Or, non seulement les causes "classiques" de l'aristocratie ouvrière, c'est-à-dire la corruption grâce à la redistribution d'une partie de la plus-value obtenue par les centres impérialistes par l'exploitation d'autres nations, ne disparaissaient pas, mais encore il s'ajoutait d'autres facteurs, qui résultaient du propre développement des forces productives de la nation, Grâce au gigantesque développement de la productivité et de l'intensité du travail, le capital de chaque nation pouvait accroître son contrôle sur sa propre classe ouvrière et intéresser celle-ci au développement capitaliste.

Le phénomène de l'intégration de la classe ouvrière, de la création de chaînes dorées dans les périodes d'expansion, de la formation d'une aristocratie ouvrière revêt donc une ampleur d'autant plus grande que la nation capitaliste connaît un fort développement. S'il est vrai que la possibilité du développement de la phase de soumission réelle dans de nouvelles nations ou aires renforce et aggrave les antagonismes entre nations, cela n'atténue pas bien au contraire, la capacité de la société bourgeoise à s'assurer l'appui du prolétariat. Pour le capital, cela devenait même une question de vie ou de mort : il faut, de toutes façons, que la classe ouvrière marche d'un même pas derrière sa bourgeoisie. Mais désormais, le capital dispose de capacités accrues dans son entreprise de corruption, et de plus grandes forces capables d'influencer idéologiquement le prolétariat.

En considérant premièrement que les bases économiques du révisionnisme étaient devenues plus précaires et deuxièmement qu'il n'affectait plus qu'une partie de la classe ouvrière,

Lénine sous-estimait la force du révisionnisme et cette erreur l'amena à défendre une stratégie beaucoup trop souple vis-à-vis du réformisme, au cours de la dernière vague révolutionnaire. La délimitation par rapport au réformisme aurait dû être beaucoup plus tranchée, alors qu'on eut des tactiques comme celle du front unique.. voire même de fusion avec les partis réformistes (entrée dans le Labour Party en Angleterre)⁸; De même la tactique vis-à-vis du parlementarisme dans les pays avancés n'était pas assez tranchée. Si le révisionnisme, le social-chauvinisme, étaient mis au pilori en théorie, la cassure dans la pratique était beaucoup moins nette. En sous-estimant leur emprise, on se privait de la possibilité de mettre en place une tactique adéquate contre les "partis ouvriers bourgeois". Il ne suffisait pas d'un petit coup d'épaule habilement donné pour renverser le cours historique mais il fallait une préparation beaucoup plus stricte à l'assaut révolutionnaire.

Le révisionnisme surgit donc à une époque où le mouvement ouvrier est puissant. Mais, porté par le développement du capital, ce mouvement avait à souffrir des capacités accrues du capital à l'enrayer, à le canaliser par des réformes etc. Cette puissance ne l'empêche donc pas d'offrir de multiples points faibles à partir desquels peut se faire l'intégration à la société bourgeoise, de souffrir de nombreuses tares pacifistes, légalistes, démocrates. Le révisionnisme s'appuie à la fois sur cette puissance et sur ces tares, qu'il théorise en déclarant que désormais le mouvement est devenu assez fort pour obtenir le socialisme de manière pacifique par le biais de réformes. L'important, dès lors, n'est plus la préparation révolutionnaire, mais l'obtention et la conservation de réformes qui sont autant d'éléments socialistes arrachés graduellement au capital. Ainsi aux tendances au réformisme pratique au sein du parti ouvrier, répond la théorie révisionniste : le mouvement est tout, le but n'est rien.

« Je l'avoue ouvertement : j'éprouve pour ce que l'on a coutume d'appeler "but final du socialisme", extrêmement peu de sympathie et d'intérêt. Ce but quel qu'il soit ne signifie rien à mes yeux, le mouvement est tout pour moi. Et par mouvement j'entends aussi bien le mouvement général de la société ? c'est-à-dire le progrès social, que l'agitation politique et économique ainsi que l'organisation en vue d'obtenir ce progrès. » (Bernstein)

A partir de tous ces éléments pratiques, Bernstein se livre à la révision totale des principes communistes. Sur le plan philosophique, on a un retour à Kant, visant à réhabiliter le facteur moral, éthique dans le combat de la classe ouvrière pour son émancipation et à compenser ainsi la sécheresse du "déterminisme économique" auquel on a, comme d'habitude réduit la théorie communiste avant d'en faire la critique.

Sur le plan politique, le révisionnisme entérine la mystification démocratique et se livre à l'apologie de l'Etat.

« La démocratie est la suppression de la domination de classe, bien qu'elle ne signifie pas encore la suppression de fait des classes » (Bernstein. Les présupposés du socialisme.)

Selon Bernstein, l'Etat n'est plus un pur et simple organe de la classe dominante. Il devient de plus en plus l'Etat de la majorité. C'est donc un instrument indispensable, bien qu'il faille se garder de l'hypertrophie bureaucratique.

Dans un article de 1908. intitulé "Marxisme et Révisionnisme", Lénine résumait ainsi l'argumentation de Bernstein :

⁸ Ou encore en Belgique fusion des communistes avec la Gauche du POB qui ne rompit jamais avec le programme réformiste de la social-démocratie ; en Italie entrée de Serrati dans le PCd'I malgré l'opposition de la Gauche.

« En matière d'économie politique, notons avant tout que les "rectifications" apportées par les révisionnistes furent beaucoup plus variées et circonstanciées; on s'efforça d'agir sur le public par les "récentes données du développement économique". On prétendit que la concentration de la production et l'évincement de la petite production par la grande ne s'observaient pas du tout dans l'agriculture et que dans le commerce et l'industrie, ils ne s'effectuaient qu'avec une extrême lenteur. On prétendit que les crises se faisaient plus rares aujourd'hui, plus faibles, et que vraisemblablement les cartels et les trusts permettraient au capital de les supprimer tout à fait. On prétendit que la "théorie de l'effondrement" vers laquelle s'acheminait le capitalisme était inconsistante, les antagonismes de classe ont tendance à s'éteindre, à s'atténuer. On prétendit enfin qu'il serait bon de corriger aussi la théorie de la valeur de Marx d'après Böhm-Bawerk. »

Bernstein se rattachait ainsi à l'économie vulgaire qui prétend substituer à la théorie communiste de la valeur fondée sur le temps de travail social, celle, subjective, de la valeur utilité. Cette théorie est tournée directement et de manière avouée contre le mouvement communiste. Ce n'est donc pas par hasard si elle surgit à partir de 1870, dans les pays où le prolétariat avait fourni les sources théoriques du communisme. Ses principaux théoriciens sont : Jevons pour l'Angleterre, Walras pour la France, et l'Autrichien Menger pour l'Allemagne.

En ce qui concerne la théorie des crises, Bernstein prétendait que le MPC avait su se créer des organes d'adaptation qui rendaient le retour des crises improbables. En tous cas, la perspective d'une crise catastrophique était désormais caduque. Selon lui, les éléments ayant permis au capital de compenser ses perturbations" (sic!) étaient :

- "énorme extension territoriale du marché international"

- "réduction du temps nécessaire aux communications et au transport" En outre, l'effet de ces "perturbations" était soi-disant considérablement atténué par l' :

- "énorme accroissement de la richesse des états industriels"

- "élasticité du crédit moderne"

- "institution des cartels industriels." (Les présupposés du socialisme, p. 123)

"Des dépressions locales et partielles sont inévitables, mais l'arrêt général -étant donné l'organisation et l'extension actuelles du marché international et notamment l'énorme essor de la production des vivres- ne l'est pas. Ce dernier fait est de la plus haute importance. Rien peut-être n'a contribué autant à l'atténuation des crises économiques ou a empêché leur développement comme la baisse de la rente et celle du prix des vivres. (id. p.144)

L'on peut voir, avec ce dernier argument, combien les mécanismes propres à la phase de soumission réelle du travail au capital sous-tendent la conception révisionniste. S'il est vrai qu'avec cette phase le capital a la possibilité de faire baisser la valeur de la force de travail, en abaissant la valeur des marchandises qui entrent dans la reproduction de la force de travail et qu'ainsi le capital peut accroître la plus-value relative, il s'agit là justement d'un aspect de la contradiction valorisation/dévalorisation. Bernstein ne réussit nulle part -et pour cause- à montrer que cette contradiction aurait disparue.

C'est d'ailleurs du même phénomène - la possibilité d'abaisser le salaire relatif- que Bernstein tire une autre thèse, démentant selon lui les prévisions communistes, et selon laquelle il n'y aurait pas de "misère croissante" ou "paupérisation absolue", étant donné que le sort des

ouvriers s'améliore graduellement. Or, comme nous l'avons montré dans le N°7, s'il est possible de dire que la tendance est à la "paupérisation absolue", dans la phase de soumission réelle, il est juste de montrer qu'il y a tendance à la paupérisation "relative" le capital pouvant accroître le salaire réel, tout en accroissant terriblement l'exploitation du prolétariat.

Avec sa négation de la théorie des crises, Bernstein pose les bases théoriques d'une politique de collaboration de classes qui s'achèvera dans les massacres du prolétariat par la social-démocratie en 1919. Selon Bernstein, le capital ne se régénère plus au travers de destructions nécessaires à sa survie, mais au contraire il se développe selon un cours harmonieux et continu, sans crises. Le capital développe donc sans limites les forces productives et les bases du socialisme, mais il sape ainsi la nécessité d'une révolution violente, dont les conséquences seraient préjudiciables à la force productive de l'espèce humaine. La classe ouvrière ne recevrait plus en héritage une machine productive intacte qu'elle pourrait faire fonctionner pour son propre compte, comme le souhaitent les réformistes, mais une machine endommagée, d'où un préjudice et une régression historiques. Ainsi, l'évolution même du capitalisme aurait rendu la révolution non seulement impossible, mais encore non souhaitable.

Bernstein abstrait ainsi les forces productives des rapports de production, en niant que ces derniers doivent être détruits. Le révisionnisme nie ainsi toute dialectique⁹ de l'histoire selon laquelle la rupture révolutionnaire doit s'opérer au plus haut niveau de développement des forces productives, afin de libérer celles-ci du carcan des rapports de production.

Nous avons donc vu que, lié au développement de la phase de soumission réelle du travail au capital ! le révisionnisme apparaît d'abord dans l'aire capitaliste la plus développée (Angleterre), avant de dériver vers l'Allemagne où il reçoit une formulation théorique adéquate. Le phénomène dérive en outre vers la Russie, où il vient se greffer sur un débat théorique intense, antérieur de plusieurs années et qui avait pour enjeu : quel est l'avenir du MPC en Russie ? et donc, due Ile stratégie révolutionnaire pour cette aire-la ? On constate que parmi ceux qui luttaient contre les populistes et cherchaient à démontrer l'inévitabilité du MPC en Russie, en l'absence d'une révolution en Occident, tous, sauf Lénine, ont conclu par la suite de cette inévitabilité à un cours harmonieux du capital. Il n'y a que Lénine qui fut capable d'individualiser le cours capitaliste suivi par la Russie sans se faire l'apologiste et le défenseur de celui-ci.

« Le point de départ de la discussion était le capitalisme russe et ses perspectives d'avenir, mais le débat s'étendit par la suite naturellement aux problèmes généraux de l'évolution du capitalisme, l'exemple et les expériences de l'Occident jouant un rôle éminent dans l'argumentation. Un fait était d'une importance décisive pour le contenu théorique de la discussion qui suivit : non seulement l'analyse de la production capitaliste par Marx telle qu'elle est exposée dans le premier livre du Capital était déjà un bien commun des milieux cultivés de la Russie, mais le livre deuxième, avec l'analyse de la reproduction du capital total, avait été publié également en 1885. Le caractère de la discussion s'en trouva profondément transformé. Le problème des crises ne masquait plus comme autrefois le cœur du débat., Pour la première fois, le problème de la reproduction du capital total, de l'accumulation apparaissait dans sa pureté, au centre de la controverse. En même temps l'analyse ne tâtonnait plus maladroitement autour des notions de revenu et de capital, de capital individuel et de capital total. A présent, le Schéma marxien de la reproduction sociale offrait une base solide (...)

⁹ Il est vrai que pour Bernstein : "La dialectique constitue l'élément perfide de la doctrine marxiste, le piège, l'obstacle barrant la voie à toute conception logique des choses."

... une nouvelle génération de marxistes russes (...) nantis de l'expérience historique et nourris de la science occidentale entrèrent en lice aux côtés de George Plekhanov : le professeur Kablukow, le professeur Manuilov, le professeur Issaiev, le professeur Skoworsov, Vladimir Ilyine (Lénine), Pierre de Struve, Boulgakov, le professeur Tougan-Baranowsky, et d'autres encore. Nous nous limiterons, dans ce qui suit, principalement aux trois derniers car chacun d'eux a donné une critique plus ou moins complète de cette théorie dans le domaine qui nous occupe ici. Ce tournoi souvent brillant qui passionnait les intellectuels socialistes russes dans les années 1890 et se termina par un triomphe incontesté de l'école marxiste, a inauguré officiellement l'entrée en scène du marxisme en tant que théorie historique et économique dans la science russe. Le marxisme "légal" prit officiellement possession des chaires d'université, des revues et du marché du livre économique en Russie. Lorsque dix ans plus tard le soulèvement révolutionnaire du prolétariat fit apparaître le revers de cet optimisme quant aux possibilités de soulèvement révolutionnaire du prolétariat, pas un seul membre de cette pléiade d'optimistes marxistes - à l'exception d'un seul - ne se retrouvait dans le camp du prolétariat. » (Rosa Luxembourg. L'accumulation du capital. Maspero pp.232)

Si l'ouvrage de Bernstein constituait la première tentative pour fonder théoriquement la pratique révisionniste, les fondements théoriques pour une justification "économique" - à partir de Marx- des conclusions bernsteiniennes, c'est-à-dire les perspectives d'un cours harmonieux du capital, furent donnés par Tougan-Baranowsky. Il fut d'ailleurs un des premiers à vouloir concilier la théorie de l'utilité marginale avec la théorie de la valeur de Marx. En outre, il est à l'origine de la plupart des interprétations ricardiennes de Marx.

3.2 Les réactions.

« Les révisionnistes soutenaient que dans la nouvelle situation de l'Europe et du monde capitaliste, la lutte insurrectionnelle, l'emploi de la violence armée, la conquête révolutionnaire du pouvoir politique, étaient inutiles, et ils écartèrent complètement la thèse centrale de Marx : la dictature du prolétariat.

A la place de cette "vision catastrophique" ils mirent l'action légale et électorale, l'action législative et parlementaire et on alla jusqu'à voir des élus socialistes participer aux ministères bourgeois (possibilisme, millerandisme) afin de promulguer des lois socialistes favorables au prolétariat. Pourtant les congrès internationaux d'avant la première guerre mondiale avaient toujours condamné cette tactique et déjà à cette époque les collaborationnistes à la Bonomi avaient été expulsés du parti, mais non les Bernstein ou, en Italie, les Turati. Une vague de défiance à l'égard de la forme du parti politique qui donnait beau jeu aux critiques anti-marxistes et anarchistes succéda à cette-dégénérescence non seulement de la doctrine mais de la politique des partis socialistes, sur laquelle nous ne pouvons pas nous étendre plus longtemps ici. Dans un premier moment, seuls des courants moins importants numériquement se placèrent sur le terrain de la lutte contre le révisionnisme pour la défense de la doctrine originelle du marxisme (radicaux en Allemagne, révolutionnaires intransigeants en Italie et ailleurs, "durs", "étroits", "orthodoxes", etc.) » (Programme Communiste. N°1- 1956)

Face à l'offensive révisionniste, les réactions au sein de la social démocratie ne furent donc pas toutes aptes à mener l'attaque sur le terrain d'un véritable retour à Marx et d'une pleine restauration de la théorie des crises. Kautsky par exemple, représentant du centre orthodoxe, tout en essayant de démontrer face à Bernstein que le cours historique suivi par le capital était bien tel que la théorie l'avait prévu : concentration croissante, y compris dans l'agriculture etc. ne parvint jamais à remettre le prolétariat sur les rails d'une perspective orthodoxe et

révolutionnaire. C'est surtout de la gauche (Rosa Luxembourg, Lénine) qu'allait venir une véritable critique tendant à renouer avec la perspective de Marx sur les crises.

La critique de R. Luxembourg est importante à double titre. D'une part car elle dépasse le cadre du révisionnisme bernsteinien pour critiquer le phénomène réformiste en général et lui opposer l'exigence révolutionnaire. D'autre part, en cherchant à approfondir les bases théoriques de sa démonstration. Rosa Luxembourg fournissait (avec son livre « L'accumulation du capital ») une des contributions théoriques les plus importantes de ce siècle, au mouvement communiste.

Plus bas nous étudierons en détails le problème des schémas, et le débat relancé par les travaux de Luxembourg. Nous nous contentons ici, succinctement, de résumer les arguments qu'elle opposait à Bernstein.

Examinant les différents "facteurs d'adaptation" du capitalisme qui, selon Bernstein, permettaient à celui-ci de dépasser ses contradictions et de résorber ses crises, Rosa Luxembourg n'avait pas de mal à montrer que, dialectiquement, de tels facteurs ne pouvaient au contraire qu'amener le retour de crises encore plus graves et plus profondes. Le crédit, par exemple, en permettant par son élasticité une expansion de la production capitaliste accroît la sphère de la production qui se trouve touchée par la crise. De même les cartels exacerbent la concurrence et les antagonismes entre groupes de capitalistes, au lieu de les aplanir. Tout en montrant que la concentration du capital avait effectivement lieu selon les prévisions de la théorie révolutionnaire, Rosa Luxembourg insistait sur le rôle joué par les petits capitaux, régulièrement détruits, mais régulièrement régénérés, dans l'établissement du profit moyen et dans la dynamique de l'accumulation capitaliste.

En ce qui concerne l'obtention de réformes par le biais des syndicats (thèse qui était surtout développée par Conrad Schmidt), Rosa Luxembourg, qui à l'époque avait bien perçu les limites et le processus d'intégration des syndicats, montrait l'impuissance de ceux-ci au cours de la phase de soumission réelle du travail au capital.

« Commençons par les syndicats : leur principale fonction - personne ne l'a mieux exposée que Bernstein lui-même en 1891 dans la Neue Zeit - consiste à permettre aux ouvriers de réaliser la loi capitaliste des salaires, c'est à-dire la vente de la force de travail au prix conjoncturel du marché. Les syndicats servent le prolétariat en utilisant dans leur propre intérêt, à chaque instant, ces conjonctures du marché. Mais ces conjonctures elles-mêmes, c'est-à-dire d'une part la demande de force de travail déterminée par l'état de la production et d'autre part l'offre de force de travail créée par la prolétarianisation des classes moyennes et la reproduction naturelle de la classe ouvrière, enfin le degré de productivité du travail sont situés en dehors de la sphère d'influence des syndicats. Aussi ces éléments ne peuvent-ils pas supprimer la loi des salaires. Ils peuvent, dans le meilleur des cas, maintenir l'exploitation capitaliste à l'intérieur des limites "normales" dictées à chaque instant par la conjoncture, mais ils sont absolument hors d'état de supprimer l'exploitation elle-même, même progressivement. (...)

L'activité des syndicats se réduit donc essentiellement à la lutte pour l'augmentation des salaires et pour la réduction du temps de travail, elle cherche uniquement à avoir une influence régulatrice sur l'exploitation capitaliste en suivant les fluctuations du marché ; toute intervention sur le processus de production lui reste, par la nature même des choses, interdite (...) A ce stade, la lutte se réduit nécessairement de plus en plus à la simple défense des droits acquis, et même celle-ci devient de plus difficile. Telle est la tendance générale de l'évolution

dont la contre-partie doit être le développement de la lutte de classe politique et sociale » (Réforme ou Révolution. Maspéro p.33-35)

Nous avons souligné l'importance de Tougan-Baranowsky dans l'affirmation théorique du révisionnisme. Dans "l'Accumulation du Capital", Luxembourgeois réduisait à néant son argumentation. De même critiquait-elle d'autres représentants "éminents" de la social-démocratie comme Strouvé, Boulgakov. Nous y reviendrons plus en détails par la suite. De son côté, Lénine menait le combat contre les mêmes adversaires. Après avoir affronté les populistes et leurs théories néo-Sismondistes il se retournait contre ceux qui, de la démonstration de l'inéluctabilité du capitalisme en Russie, en étaient arrivés à croire que ce développement serait éternel et harmonieux. En même temps, Lénine pourfendait tout le révisionnisme dans la question agraire en montrant que dans ce domaine là. la théorie révolutionnaire se trouvait intégralement confirmée. Avec la même violence que Rosa Luxembourgeois, il dénonçait le pacifisme et le social-chauvinisme du révisionnisme, tout en montrant que la théorie des crises de Marx n'avait rien perdu de sa validité.

Mais mieux qu'aucune démonstration théorique ne pouvait le faire le mouvement réel allait se charger de faire rentrer dans la gorge aux opportunistes leurs déclarations sur le cours harmonieux du MPC. En 1914 éclate la plus terrible des "solutions" du capital à sa crise : la guerre mondiale-, mettant aux crises sur les champs de bataille, des millions de prolétaires trahis et abandonnés par leur organisation de classe. 1914 marque donc la faillite et la trahison définitives de la IIème Internationale, mais démontre pratiquement la validité de la théorie communiste et la justesse des conceptions de Lénine, Luxembourgeois etc. quant à leur fond, sur le retour inévitable des crises et des révolutions¹⁰. 1917 allait à son tour confirmer brillamment la théorie communiste.

Cette confirmation globale, historique n'empêche pas qu'il fallait poursuivre le travail théorique afin de restaurer la théorie des crises d'une manière purement communiste. Cette tâche, IIIème Internationale ne sut pas la mener à bien intégralement.

S'il fallait encore des faits pour démontrer la validité de la thèse communiste, il suffirait de citer la crise de 1929, celle de 1939 et la seconde boucherie impérialiste qui s'ensuivit. Mais cette fois-ci, le prolétariat qui avait subi la terrible défaite de 1928, écrasé, trompé, privé de tous ses organes de classe passés à l'ennemi, fut totalement incapable d'opposer sa solution historique, classiste et révolutionnaire, au massacre impérialiste.

¹⁰ Comme le notait Rosa Luxembourgeois, « La théorie de Bernstein a été la première tentative, mais aussi la dernière pour donner à l'opportunisme une base théorique. Nous disons "la dernière" parce qu'elle est allée si loin, soit négativement dans l'abjuration du socialisme scientifique, soit positivement dans l'amalgame de toutes les confusions théoriques disponibles qu'il ne lui reste plus rien à faire. Avec le livre de Bernstein, l'opportunisme a bouclé son cycle d'évolution dans la théorie, tiré ses conséquences dernières. » (Réforme ou Révolution).

Si, jusqu'à 1914, il était encore possible d'endiguer le flot opportuniste au sein de l'Internationale car son mouvement était encore réversible (c'est dans ce sens qu'on peut parler de trahison de l'Internationale), par contre le réformisme actuel est un des supports les plus fermes de la société bourgeoise et donc de la contre-révolution. Le prolétariat doit donc engager une lutte à mort contre lui.

C'est aussi le poids de cette défaite qui fait qu'aujourd'hui le travail théorique sur la nature des crises, le cycle du capital, etc. n'est que balbutiant. Seule la Gauche Communiste d'Italie avait entamé un travail, mais nous avons montré dans quelles conditions, et ce qu'il en est advenu.

Aujourd'hui le mouvement révolutionnaire, incapable d'aborder les questions de fond, se débat dans de lamentables confusions théoriques. Heureusement la crise (?) est là -pour certains depuis 1968- ce qui leur épargne la tâche pénible d'avoir à démontrer théoriquement l'existence des crises, ou d'en prévoir le retour et d'en expliquer les causes. En bons empiristes et immédiatistes, il ne leur reste plus, une fois constatée l'existence des prémisses, qu'à passer à l'élaboration des conclusions, et à discuter afin de hâter le processus de "regroupement des révolutionnaires". Quant à faire autre chose que de remuer du vent et à entamer un véritable travail théorique de restauration sur ce problème, il ne saurait en être question.

Or, sans un tel travail, le mouvement communiste sera incapable de faire face au retour périodique des crises, incapable de prévoir celles-ci et donc de se lier à la révolution future.

Nous avons a plusieurs reprises dit que sur certains points, l'œuvre de Marx était inachevée. Elle est en friches, bien que tous les éléments existent pour l'achever, dans le droit fil des principes communistes, et dans l'esprit de totalité qui préside à toute oeuvre de restauration.